

DIEGO VÉLASQUEZ

À PARIS, AU GRAND PALAIS

Six stations de métro, un quart d'heure, m'ont suffi pour sortir du film «Téhéran-taxi» et entrer à l'exposition Velasquez. Autrement dit, pour passer d'une gentille pécore d'une dizaine d'années, coiffée d'un voile islamique, décidée à faire un film «diffusable», et donc «sans noirceur» (quoiqu'elle dise ne pas bien comprendre le sens de «noirceur» au cinéma) ; aux toiles célébris-simes de l'infante Marie-Thérèse d'Autriche, fille de Philippe IV d'Espagne et d'Élizabeth de Bourbon, double cousine germaine ⁽¹⁾ de notre Louis XIV et, néanmoins, sa future épouse.



Quel rapport peut-il exister, je me suis demandé, entre l'Espagnol **Diego Velásquez**, né en 1599, honoré, au fil des ans, par le roi Philippe IV des titres de «peintre de cour», «peintre de chambre», «grand huissier de la cour», «valet de la garde-robe», «valet de chambre du roi», «maréchal de cour», «hidalgo décoré de l'ordre de Santiago» et qualifié en 1954 par Nicolas de Staël, de «solide, calme, inébranlablement enraciné, peintre des peintres, à égale distance des rois et des nains, à égale distance de lui-même et des autres...» et **Jafar Panahi**, cinéaste iranien né trois-cent soixante et un ans après lui ?

Célébré à l'international mais interdit de tournage dans son pays, le cinéaste iranien vient de déjouer cette interdiction en réalisant son dernier film, «Téhéran-taxi», à l'intérieur d'un taxi dont il est le chauffeur. Ce film, riche en rebondissements, obéit donc à la règle classique des trois unités. Unité de temps, de lieu et d'action. Entrée au Grand Palais avec l'idée que ce rapprochement n'était que coïncidence, j'en suis ressortie moins certaine.

Retour à Velásquez. «*Docta cum libro*» (le Grand Palais et Internet, en l'occurrence) je précise qu'il est né à Séville. Or, à l'époque de sa naissance, un siècle après le débarquement de Christophe Colomb en Amérique, Séville a le monopole du commerce avec le Nouveau Monde. C'est une ville cosmopolite. La plus peuplée et la plus riche d'Espagne.

Diego Velásquez, fils de bourgeois espagnols d'origine portugaise, y manifeste très jeune son goût pour la peinture. Autour de dix ans, il est donc mis en apprentissage dans l'atelier de Pacheco, un peintre plus fidèle à la tradition idéaliste qu'intéressé par les innovations de la peinture naturaliste, flamande et italienne.

En 1617, -la seconde partie de «Don Quichotte» vient de paraître Velásquez est reçu dans la corporation des peintres de Séville.

Le voilà peintre.

Ses premières œuvres sont inattendues. Des «bodegones». De «bodega», taverne. Autrement dit, des sujets populaires, imitant la nature, dans un style clair-obscur à la Caravage

(mort en 1610) et proche du réalisme flamand. Parfois mêlés à des sujets religieux, alors très demandés.

Le tableau intitulé la « Cène d'Emmaüs ou la Mulâtre », montre une jeune femme noire penchée sur une table. Des éclats de lumières viennent frapper sa coiffe, une manchette à son poignet, le fond d'une bassine, deux cruches, un chiffon sur la table, un autre chiffon accroché à un panier en vannerie. Vue d'un peu loin, cette toile a un côté éclaté, presque abstrait. La « Cène d'Emmaüs », à proprement parler, se trouve reléguée en haut à gauche dans une fenêtre, ou un miroir. « Saint Thomas », l'apôtre qui a douté de la



résurrection de Jésus, celui qui a exigé de toucher avant de croire, est figuré, lui, le front plissé, préoccupé, entre un livre ouvert qu'il tient à la main et une pique ou une lance à laquelle il s'appuie comme à un bâton.

Que les personnages des tableaux de Vélasquez soient tirés de l'Évangile, ou de la vie laïque (ou encore de la mythologie, on le verra avec « la Forge de Vulcain ») le peintre donne à chacun le visage singulier de personnes qu'on pourrait croiser dans la rue. Ainsi son « Immaculée Conception » qu'il dote d'un visage de jeune fille vaguement boudeuse ou distraite. Cette Vierge, actuellement au Grand Palais, vient du National Museum de Londres. On m'a parlé d'un Anglais qui, adolescent, en

tomba amoureux au point de lui rendre de fréquentes visites. La gratuité du National Museum de Londres facilitait leurs relations. En 1622, Vélasquez a vingt trois ans. Introduit par son ancien maître, Pacheco, devenu son beau-père, il est présenté à la cour de Madrid.

En 1623, il est reçu au palais royal de l'Alcazar et y peint un portrait du roi. « *Jusqu'à présent, personne n'avait su peindre sa majesté* », écrit Pacheco. « Sa majesté » c'est Philippe IV qui vient de succéder à son père Philippe III. Le jeune roi a dix-huit ans, beaucoup de goût pour les arts et nomme Vélasquez seul et unique « peintre du roi ». Cette promotion rapide fait des jaloux parmi les peintres plus anciens qui accusent Vélasquez de « *n'être capable que de peindre des têtes* ». Il prouvera amplement que son talent ne se limite pas aux têtes.

Mais que ses « têtes » sont en effet expressives et diverses ! Qu'elles sont parlantes ! Jamais banales. Jamais passe-partout. On lit des ébauches d'histoires dans chacun des regards qu'il peint. À le croire non seulement doué du sens de l'observation. Et de savoir pictural. Mais aussi d'une perception intuitive. Comme un regard intérieur. Je pense au tableau « La Forge de Vulcain » dans lequel le dieu Apollon révèle au dieu forgeron Vulcain que sa femme, la déesse Vénus, le trompe avec le dieu Mars. Apollon ressemble à un adolescent grassouillet, nimbé d'une naïve innocence, disant le vrai sans penser à mal, juste parce que c'est le vrai. Les yeux de Vulcain lui en sortent de la tête.

Je pense aussi à « L'enfant Baltasar Carlo », cinq/six ans, dressé sur un cheval parti pour enjambrer l'espace. L'enfant est superbe dans son superbe costume, et son maintien parfaits. Mais son regard incertain semble quêter sur le côté, hors de lui, une approbation adulte.

Je pense surtout à « Philippe IV », ce roi d'Espagne, un Habsbourg sans une goutte de sang espa-

gnol, qu'on pourrait dire si « british ». Sur les nombreux portraits que Vélasquez fit de lui, en uniforme militaire, en costume de cour, en tenue de chasse, il garde toujours une stature parfaite. Mollasson et blondasse, il a le visage pâle et long, le menton en galoche, les lèvres gourmandes et le regard absent. Tout le mystère de l'homme est dans ce regard absent. Ennuyé ? Indiquant une dérive vaguement mystique ? Une tendance mélancolique ? Un manque d'intérêt pour les choses d'ici-bas ? Philippe IV, après tout, est l'arrière-petit-fils du dernier empereur germanique très chrétien, Charles Quint qui, cinq ans avant sa mort, abdiqua pour entrer dans un monastère. Le petit-fils de Philippe II qui fit construire le palais-forteresse de l'Escorial, sur le modèle du gril de Saint-Laurent. Et le fils de Philippe III, mort de déshydratation, claquemuré dans une chambre surchauffée.

Si un regard, par contre, n'est pas absent c'est bien celui du « pape Innocent X », tel que l'a peint Vélasquez en 1650. Ce pape a le dos bien droit sur une chaise raide, d'élégantes mains manucurées, une courte pèlerine d'un rouge luisant appelée « mozette », et un surplis semblable à une jupe blanche, vaporeuse, festonnée de dentelles. Ni absence au monde ni spiritualité dans son visage tourmenté. Juste un regard en coin. Retors. Traqué. Sournois. À la fois mauvais et méfiant. En 1953, le peintre Francis Bacon poussera son expression jusqu'au cri de rage impuissante.

Contraste absolu : « l'infante Marie-Thérèse d'Autriche », peinte à quatorze ans, en 1652. Harnachée, corsetée, emperruquée et ornée, elle n'est même pas résignée. Peut-on dire d'une poupée pour étagère qu'elle est résignée à son sort ? La jeune Marie-Thérèse a le buste coincé dans une sorte de cornet à dés. Sa jupe somptueuse est maintenue loin de ses hanches par un large vertugadin. Une de ses mains se pose maladroi-

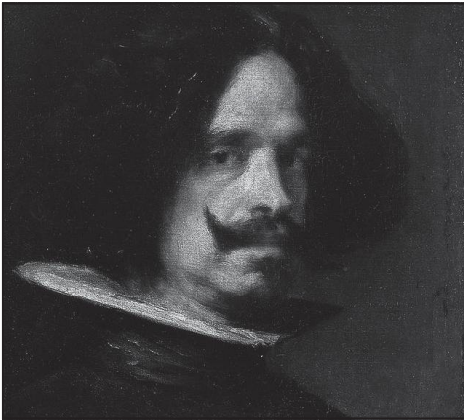
tement dessus. Ses joues lourdes pèsent sur son menton. Le regard fixe et les joues en feu, elle s'applique à tenir la pose.

Promise à Louis XIV, elle l'épousera en 1660 et sera reine de France. Elle apportera le chocolat à la cour de France, mais y vivra à l'écart entre « *ses femmes de chambre espagnoles, ses moines et ses nains* ». Elle verra mourir tous ses enfants, sauf l'aîné. Ses rares amies seront Anne d'Autriche, sa tante et belle-mère, Louise de la Vallière -longtemps favorite attirée du roi, qui lui demandera publiquement pardon avant de se retirer au Carmel- puis Madame de Maintenon, qui allait devenir la seconde épouse de Louis XIV. « Dieu », écrit Marie-Thérèse, « *a suscité Madame de Maintenon pour me rendre le cœur du roi ! Jamais il ne m'a traitée avec autant de tendresse que depuis qu'il l'écoute* ».

Sa mort en 1683 pourrait avoir été annoncée par Molière (mort, lui, en 1673). Une erreur de diagnostic médical la fit en effet saigner par deux fois, alors qu'atteinte d'un abcès à l'aisselle, il aurait fallu ouvrir et nettoyer cet abcès.

Et Vélasquez, lui-même ? De quel œil se voit-il ? Quel regard nous montre-t-il ? Son autoportrait entre 1640 et 1650 nous le montre, la tête posée sur un col clair et plat en forme d'assiette. Un Jean-Baptiste décapité par le caprice d'un tyran ? Il serait abusif de s'attarder sur cette image. Il n'empêche pourtant... la vie, toutes les vies, y compris celle d'un peintre « maréchal de cour » est tyrannique. Toutes, elles conduisent au tombeau. Cet autoportrait, « Vélasquez » ne semble ni gai ni facile. Mais son œil -noir, enfoncé, sombre, sévère même- n'en est pas moins vif. Ses cheveux sont noirs, mi-longs et épais. Ses sourcils broussailleux. Sa moustache taillée en pointe. Ses lèvres fortes. Son cou un peu tassé. On le sent légèrement en retrait. À distance. Avec quelque chose de réservé, de digne, d'affirmé et de perspicace à la fois. Avec un rien

de tristesse, de défiance et d'affaissement. Mais beaucoup de curiosité... Un regard, somme toute, réfléchi et profond. C'est en observant ce regard qu'une idée m'est venue. Déroutante, comme souvent les idées.



Et si la différence n'était pas si grande qu'il y paraît entre ce peintre courtois du XVII^e siècle et Panahi, ce cinéaste iranien contemporain, interdit dans son pays ? L'un comme l'autre, n'ont-ils pas eu besoin de se cacher ? De s'arranger avec leur monde et leur temps ?

À une époque où un artiste était un fournisseur comme un autre, soumis aux caprices des grands, Vélasquez s'est servi de l'ascenseur social que lui offraient ses relations privilégiées avec un roi. Il est allé jusqu'à jurer n'avoir jamais travaillé de ses mains. Un mensonge qui lui valut la qualité d'hidalgo (homme d'origine noble), lui permit d'arborer la croix rouge de Santiago sur son tableau le plus fameux, « Les Ménines », et de mettre en lumière, par ricochet, la peinture qu'il venait de renier.

Le cas de Panahi est à la fois proche et opposé. Pour lui, c'est l'état d'homme en vue qui était dangereux. D'où ce film, « Téhéran-taxi », réalisé sous le couvert d'un taxi.

Porter un regard libre sur les sociétés humaines,

travailler cette matière et l'évoquer dans sa diversité, ses complexités et ses conflits se paie souvent au prix fort. Dans des monnaies très différentes. Il arrive à certains d'en mourir.

1660... Les tractations diplomatiques ont été longues, mais elles ont abouti. Des réceptions, des fêtes officielles, des cérémonies sont organisées en l'honneur du mariage de l'infante Marie-Thérèse d'Autriche et de Louis XIV. Il entre dans les fonctions de Vélasquez de préparer le logement des suites royales, et de décorer le pavillon où doit avoir lieu La Rencontre.

Elle se passe entre France et Espagne, sur une petite île au milieu de la Bidassoa, l'Île aux Faïsans. C'est là qu'en 1526, avait été échangée la libération de François 1^{er}, prisonnier de Charles Quint, contre la mise en otage de deux princes de France. Et c'est encore là qu'en 1615, les ambassadeurs français et espagnols avaient troqué deux princesses. Elizabeth, sœur de Louis XIII, promise au futur Philippe IV d'Espagne. Et Anne d'Autriche, sœur du même futur Philippe IV, destinée à Louis XIII. Vélasquez meurt en 1660. Au retour du mariage royal.

Béatrice NODÉ-LANGLOIS

« VÉLASQUEZ » :

25 Mars 2015 - 13 Juillet 2015

Grand Palais : 3, Avenue du Général Eisenhower - 75008 Paris.

(¹) Louis XIV est fils de Louis XIII et d'Anne d'Autriche

Sa femme, Marie-Thérèse d'Autriche est fille de la sœur de Louis XIII, Elizabeth de France, et du frère d'Anne d'Autriche, Philippe IV d'Espagne. Marie-Thérèse et Louis XIV sont donc « doubles cousins germains ».